

## *Et si on essayait enfin de parler du travail ?*

"Et si on essayait enfin de parler du travail ?" Par cette question un rien provocatrice, Jacques Durafour, ergonomiste, a lancé le débat lors du forum de Montpellier du 29 novembre. Provocatrice car, face à lui, se trouvaient 700 salariés, essentiellement des syndicalistes, a priori bien armés pour parler conditions de travail, salaires, égalité... Bref, parler de l'emploi mais pas nécessairement du contenu même du travail, celui qui permet de nous construire, nous donne une dignité, une place dans la société, qui nous apprend à vivre ensemble.

A Montpellier, il a finalement fallu peu de temps pour que les participants enchaînent intervention sur intervention, se répondant, se contredisant, au cours d'un débat riche et passionnant.



**Faudil aime son travail.** Il est vendeur en librairie à la Fnac de Nîmes, payé au Smic. "Je suis submergé par le travail qui ne se voit pas, les commandes, la gestion des stocks, la manutention, raconte-t-il. J'ai parfois envie de fuir les clients pour rattraper mon retard, mais c'est impossible, je suis vendeur. J'aime mon travail pour les discussions avec les clients, les relations avec les collègues, pour toucher les livres, les ranger. Je n'aime pas les sous-effectifs, ni la sous-évaluation de mon salaire".

Comme tant d'autres, Faudil a pointé la contradiction permanente entre la fierté, la satisfaction, le plaisir de travailler, et la pénibilité, la frustration, la souffrance engendrée par les conditions de travail.

De nombreux salariés ont témoigné tout au long de la matinée. Richard, de Renault Le Mans, est fier de participer à la construction de la Scenic mais trouve "peu valorisants" les gestes répétitifs, les horaires variables, la faiblesse de la formation continue. Pour Francis, ingénieur à Thalès, cette parcellisation des tâches touche aussi les professions intellectuelles. "Nous sommes dépossédés de la finalité de notre travail." Valérie, infirmière à Montpellier, a dit avec beaucoup d'émotion son "sentiment de n'avoir servi à rien, de ne pas avoir fait [son] travail, quand une personne âgée décède seule dans sa chambre".

Isabelle, éducatrice de jeunes enfants, est "heureuse d'aller au travail le matin". Mais la polyvalence de plus en plus grande que son employeur lui demande la déstabilise. "Je ne sais plus qui je suis : livreuse de petit matériel, comptable, éducatrice ? En fait, pour bien travailler, je dois faire beaucoup plus que mes heures..." Un point de vue partagé par Dolorès, infirmière à Toulouse, qui a raconté comment "les filles" organisent des fêtes pour les malades alors qu'elles sont en sous-effectifs : "Pour se reconstruire au

travail, elles en font beaucoup plus qu'on leur en demande".

Les salariés sont bien souvent empêchés de bien travailler. Or, "il est impossible psychologiquement de mal faire son travail", a précisé Jacques Durafour.

**"Vouloir bien travailler est extrêmement subversif**, lance alors Christine, infirmière elle aussi. Cela implique des revendications pour pouvoir bien travailler. Les syndicats doivent aider les salariés à retrouver le sens de la solidarité, le sens du collectif, à se réapproprier le sens du travail. Sinon, on n'aboutira pas sur nos revendications". Richard propose des pistes : "Nous devons voir comment, dans les syndicats, nous aidons les syndiqués à parler du travail. Nous pouvons nous appuyer sur les Chsct. On n'en parle peu mais ils sont bien en lien avec le contenu même du travail." "N'a-t-on pas tendance, à la Cgt, à quantifier les revendications en délaissant les aspects qualitatifs, s'est demandé Maryse Dumas, secrétaire confédérale. La crainte du chômage pousse les salariés à accepter de mauvaises conditions d'emploi et un mauvais contenu du travail. A nous d'investir ce champ-là. Nos propositions de Nouveau statut du travail salarié et de Sécurité sociale professionnelle ont pour objectif de mettre les salariés en sécurité. Ils seront alors plus en situation d'intervenir sur les contenus".

Cette recherche de sécurisation des parcours professionnels prend un caractère d'urgence à l'écoute des témoignages de l'après-midi. Roger, Donata, Miguel, Thierry, Wendy, ont raconté leurs années de chômage, de précarité, de mépris de la part des administrations, de combats aussi avec ATD Quart-Monde ou les comités de chômeurs Cgt. Des témoignages douloureux rythmés par les mots "honneur", "dignité", "citoyenneté".

**Des syndicalistes face à l'exclusion...** le débat n'était pas gagné d'avance. Le dialogue n'a d'ailleurs pas été simple, entre ceux qui souffrent dans leur emploi et ceux qui souffrent de ne pas en avoir. Pourtant, comme l'a souligné Patrick de la DDE du Gard, "cette précarité plombe tout. On n'ose plus poser des revendications. Réclamer une douche dans les vestiaires passe encore. Mais demander une augmentation de salaires, on culpabilise !"



Quelques voix se sont élevées pour encourager des actions communes, pour mieux se comprendre déjà, à l'image de rencontres organisées entre des chômeurs et des salariés des Anpe ou des Assedic.

"C'est une belle démarche de la Cgt que de mettre aujourd'hui face à face des salariés et des chômeurs, relève Luisa, salariée et militante au comité de chômeurs de Nîmes. Il y a deux sociétés, celles des salariés et celles des chômeurs. Ce n'est pas innocent. A nous de faire en sorte qu'elles se rejoignent".

Comme pour conclure la journée, Marc, métallurgiste, a raconté son parcours et les violences qu'il a subies : "la première, c'est le licenciement ; la seconde, c'est l'humiliation de se voir proposer, après dix-sept ans de chantier, un métier d'avenir, celui de tondeur pour chiens. Le premier réflexe est de s'isoler. Le grand mérite de ce forum est de mettre le doigt sur ce problème. Discutons et créons ensemble les conditions du plein emploi et d'une transformation du travail".

**Nathalie Courtois**

Des comptes rendus plus complets seront publiés dans Le Peuple et dans la NVO du 16 décembre 2005.